

Xavier Garnier et al. *Littératures africaines et écologie*

Silvia Boraso

Università Ca' Foscari Venezia, Italia; Université Paris-Est Créteil, France

Compte rendu de Garnier, X.; Bâ, M.; Chaudemanche, A.; Diaw, A.; Riffard, C.; Seye, S. (dir.) (2025). *Littératures africaines et écologie*. Paris : Khartala, 341 pp.

La publication des actes du congrès de l'APELA (Association pour l'étude des littératures africaines), tenu à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar du 2 au 4 novembre 2023, s'inscrit dans un moment particulièrement fécond pour les études littéraires africaines et les humanités environnementales. Placé sous le thème de « la contribution des littératures africaines à la prise de conscience d'une urgence écologique globale » (« Introduction », 5), l'ouvrage collectif interroge la manière dont les écritures du continent participent à la formulation d'un autre rapport au vivant, à rebours des paradigmes dominants hérités de la modernité occidentale. Au cœur des préoccupations rassemblées dans le volume se dessine un double enjeu : d'une part, réaffirmer la capacité des littératures africaines à produire des diagnostics critiques sur la crise écologique mondiale ; d'autre part, mettre en lumière leur potentiel d'invention conceptuelle, esthétique et sensible dans un contexte où les visions hégémoniques s'avèrent insuffisantes pour répondre aux perturbations systémiques en cours. Il s'agit notamment de rompre avec une conception « verte » typiquement occidentale, qui postule l'existence d'îlots de nature prétendument intacts, séparés des sociétés humaines et investis du fantasme d'une pureté originelle.

À cette approche conservationniste, dont l'histoire est souvent solidaire d'entreprises d'expropriation et d'invisibilisation des



Submitted 2025-07-23
Published 2025-12-17



Open access

© 2025 Tosi | CC BY 4.0



Citation Boraso, S. (2025). Review of *Littératures africaines et écologie*, by Garnier, X. et al. *Il Tolomeo*, 27, 221-228.

populations locales, les contributeurs et contributrices opposent l'épaisseur de cosmologies africaines fondées sur la continuité du vivant, la porosité entre humains et non-humains, ainsi que la reconnaissance de formes de connaissance non réductibles au modèle scientifique occidental. Dès lors, la réflexion proposée par cet ouvrage, telle que l'explicite la conférence inaugurale de Felwine Sarr qui ouvre le volume, met en exergue la pertinence d'une écopoétique et d'une écopolitique du Sud global, où les littératures deviennent des espaces privilégiés pour reconfigurer les imaginaires, revisiter les ontologies et reconsidérer les conditions mêmes de l'habitabilité du monde.

La première section, intitulée *L'Afrique au risque de la biosphère*, s'ouvre sur la réflexion de Sylvie Brodziak, qui interroge « la capacité de la fiction à affronter la crise écologique » (35). Son analyse du roman *Puissions-nous vivre longtemps* (2021) d'Imbolo Mbue, présenté comme une « pétrofiction » (35) emblématique de l'essor des humanités énergétiques depuis le colloque fondateur de « Pétrocultures » en 2012 (36), met en avant la puissance critique de la littérature face au capitalisme extractiviste « spoliateur des ressources et destructeur des territoires en Afrique » (35). Brodziak montre comment le texte de Mbue contribue à édifier un véritable « habitat narratif » (36) pour une communauté mondiale de lutte écologique, en inscrivant la fiction dans une dynamique de résistance et d'actions potentiellement radicales (36). L'enjeu central consiste à « réinterroger la question de la propriété de la terre en situation de colonialité » (37), afin de dévoiler les continuités historiques entre prédation coloniale, racisme environnemental et pratiques biocidaires de l'industrie globale, souvent relayées par les élites locales (38).

Dans le deuxième article, Fabiola Obame poursuit cette exploration des vulnérabilités écologiques en analysant trois récits contemporains de survie et d'errance : *Pétroleum* de Bessora, *Géotropiques* de Johary Ravaloson et *Cycle de sécheresse* de Cheikh C. Sow. Elle y montre que, lorsque « la terre maternelle est porteuse de mort » (49), l'exil s'impose non comme une option mais comme un réflexe vital, « le seul moyen de survivre » (49, 53). S'appuyant sur la pensée de Felwine Sarr, Obame identifie dans ces textes les symptômes d'une « fracture environnementale » issue d'une manière « altéricide d'habiter l'espace » (52). La dégradation écologique ne provient pas seulement de milieux fragilisés, mais d'une « fracture relationnelle » (53) qui redouble les inégalités sociales et condamne les populations marginalisées à l'inhabitabilité.

Poursuivant l'examen des imaginaires africains du désastre écologique, Pierre Leroux propose, dans son article « Récits de l'entropie : évocations d'un monde qui meurt », une lecture croisée de *La Maison de la faim* de Dambudzo Marechera et de *Mzingile* d'Euphrase Kezilahabi. Il inscrit ces œuvres dans une tradition

littéraire où « l'évocation d'un monde en train de disparaître est un lieu commun de la littérature ethnographique » (59), faisant notamment écho aux inquiétudes exprimées par Claude Lévi-Strauss. Leroux montre que cette thématique trouve en Afrique une résonance particulière, tant la « rencontre avec l'homme blanc » y est fréquemment perçue comme un « élément déclencheur de l'entropie » (59), à l'instar du motif de *Tout s'effondre* de Chinua Achebe. Les deux récits analysés se distinguent ainsi par une représentation des lieux qui « s'oppose [...] à toute approche romantique » et qui fait de « la déliquescence du lieu un enjeu majeur du récit » (61). Marechera comme Kezilahabi élaborent des cartographies instables, fracturées, où l'effondrement des repères spatiaux accompagne celui des structures sociales traditionnelles, instaurant une reconfiguration radicale des espaces vécus.

Dans une perspective complémentaire, Khadr Hamza examine les « zones urbaines » comme foyers d'urgences écologiques dans trois romans dystopiques africains : *Barzakh* de Moussa Ould Ebnou, *Utopia* d'Ahmed Towfik et *Moxyland* de Lauren Beukes. Son article montre que « les représentations des urgences écologiques en Afrique [...] sont construites autour des zones urbaines du continent » (74), où les espaces naturels – pourtant au centre des imaginaires environnementalistes occidentaux – se trouvent « effacés de l'horizon » au profit de mégapoles saturées de violence, de pollution et de technologies oppressives. Ces environnements urbains « invivables » fonctionnent alors comme matrices de sociétés dystopiques, dont la dégradation écologique n'est qu'un des symptômes parmi d'autres : elles révèlent simultanément les inégalités sociales, les formes de surveillance néolibérale et les fractures politiques qui structurent les vies africaines contemporaines.

L'article successif, signé Alioune Diaw, se distingue en s'intéressant à une écriture poétique de la résistance écologique, à travers le poème d'Amadou Lamine Sall consacré au projet controversé du port de Ndayane. Diaw interroge « comment la parole poétique fonctionne-t-elle comme une parole d'alerte », comment elle renouvelle « la figure du poète engagé » et ce qu'elle révèle de « la posture ambiguë du poète face au président de la République » (88). La poésie, « mise au service d'une cause à la fois personnelle et collective », parvient à « confondre lyrisme et argumentation » sans sacrifier la densité esthétique du texte (89). Le poème devient ainsi un espace où se tissent mémoire, indignation et responsabilité, révélant la puissance de la création littéraire pour troubler l'ordre politique et contester les projets destructeurs qui menacent les territoires sénégalais.

Dans une étude consacrée à « la (re)prise de conscience environnementale dans la poésie et le slam sénégalais », Aliou Seck et Papa Bocar Ndaw proposent une analyse des nouvelles formes d'engagement littéraire au Sénégal. Ils observent une

« exacerbation du sentiment de nature chez les poètes », tandis que « les slameurs dotent leurs productions musico-littéraires d'une dimension politique et idéologique » visant à inviter prioritairement le public sénégalais « à un changement de paradigme dans sa relation avec le cadre de vie et le vivant » (105). S'appuyant sur un corpus poétique constitué notamment de Marouba Fall, Amadou Lamine Sall et Amadou Élimane Kane, les auteurs montrent que la nature y occupe « une bonne place », non plus comme simple décor, mais comme un véritable actant au sein de « ce que Césaire appelait "le jeu du monde" » (107). Le slam, de son côté, apparaît comme une forme esthétique singulièrement réceptive à l'urgence écologique, ce que les auteurs nomment, dans le sillage de Lawrence Buell, un « slam environnemental » (113-14). Ancré dans l'expérience vécue, nourri du quotidien et des indignations du slameur, ce genre fait de la dénonciation des violences écologiques une exigence tacite qui oriente la création comme la performance. Cette sensibilité poético-politique prend parfois la forme d'un « slam solastalgique », marqué par « une angoisse poignante et un fort sentiment de dépaysement ou d'exil intérieur » (116-17).

L'article de Nicolas Treiber, qui clôt cette première section, adopte une perspective plus historique en proposant une « généalogie d'une conscience planétaire problématique » à partir de l'œuvre de Cheikh Hamidou Kane. Treiber met en lumière, dans *L'Aventure ambiguë*, les modalités d'une « écopoétique négative », définie comme la représentation d'un rapport à la nature articulé à la scénographie de son propre délitement (119). Cette sensibilité, encore discrète dans le premier roman, devient plus explicite dans *Les Gardiens du temple* (1995), où se déploient des interrogations plus directes sur la dégradation des milieux, la responsabilité humaine et l'avenir du monde vivant. En reconstituant les étapes de cette évolution, Treiber montre que Cheikh Hamidou Kane s'inscrit dans une réflexion anticipatrice sur la fragilité de la planète, inscrivant son œuvre – souvent lue à travers le seul prisme de la tension entre tradition et modernité – dans le champ plus large des humanités environnementales.

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux formes de *Résilience et résistances écosystémiques*, s'ouvre sur l'article de Serigne Seye, qui analyse deux romans contemporains : *Congo Inc.* d'In Koli Jean Bofane et *Crocodile-Ville* d'Abdoulaye Élimane Kane. Seye montre comment ces œuvres interrogent les tensions entre modernité et tradition en matière d'écoresponsabilité, rappelant que celle-ci « fait partie intégrante des sociétés africaines traditionnalistes » qui avaient su maintenir un équilibre entre exploitation et préservation des ressources (139). Dans ces deux récits, personnages et institutions s'efforcent ainsi de promouvoir des comportements responsables, parfois hérités des cosmologies locales, susceptibles

de contribuer à la sauvegarde des milieux naturels. Les intrigues s'inscrivent dans un contexte où les ressources deviennent l'enjeu d'un conflit opposant « les tenants de la modernité » aux défenseurs d'une certaine tradition, antagonisme qui structure « la prise de conscience écoresponsable » (140). Seye met en lumière la complexité de cette opposition : alors que chez Bofane, la modernité, incarnée par Isookanga et la « boulimie extractiviste et consumériste » qui l'accompagne, apparaît comme une menace directe pour la forêt et ses habitants (151), chez Kane elle peut comporter « une dimension avantageuse » dans la perspective d'une transition écologique rendue possible par les avancées techniques (151).

Dans un tout autre registre, Abdoulaye Diouf propose une lecture écoféministe du roman *Douceurs du bercail* d'Aminata Sow Fall. Son analyse met en évidence la manière dont le récit convoque « des symboles de pouvoir empruntés à la nature (la terre, le fleuve par exemple) pour faire ressortir l'intelligible féministe du roman » (p. 153). En s'appuyant sur le « régime de la pastorale » à l'œuvre dans le texte, Diouf montre comment Sow Fall articule les règnes végétal et humain dans une « mise en écho-éco-poétique » (154) qui fait du milieu naturel un espace de résonance, de solidarité et de résistance. Cette écopoétique féminine et postcoloniale révèle la puissance subversive d'une écriture qui pense la libération des femmes à travers une symbolique de la terre, revalorisée comme matrice de puissance, de mémoire et de justice.

C'est également une poétique de la résistance qui se trouve au cœur de l'article de Coudy Kane, consacré à l'œuvre d'Amadou Élimane Kane et à ce qu'elle nomme « l'écopoétique de la renaissance africaine ». En analysant la tétralogie poétique du poète sénégalais, Kane souligne la centralité d'emblèmes naturels tels que « le baobab, le palmier, le flamboyant et le tamarinier », dont la présence, perceptible dès les titres, révèle une « préoccupation particulière » pour les figures végétales constitutives de l'imaginaire africain (169). La personnification de ces arbres joue un rôle essentiel dans la construction d'une écopoétique allégorique : elle manifeste à la fois une attention profonde au monde vivant et une volonté de résistance esthétique face aux forces qui menacent les écosystèmes comme les identités culturelles.

La deuxième partie se clôt sur un ensemble de contributions qui élargissent encore le spectre des résiliences et résistances écosystémiques en Afrique de l'Ouest, en revisitant des formes esthétiques aussi diverses que la poésie senghorienne et le théâtre-forum. Denis Assane Diouf propose d'abord une relecture écopoétique du « Royaume d'enfance » de Léopold Sédar Senghor, en montrant comment le poète explore les multiples façons de percevoir et d'habiter l'environnement naturel qui structure son imaginaire originel. Le poème senghorien se donne en effet comme un espace de

cohabitation syncopée entre visible et invisible, audible et inaudible, sensible et intelligible, où le sujet lyrique fait l'expérience d'une immersion totale dans un écosystème qui modèle ses émotions et ses formes d'expression. Diouf rappelle ainsi que cette poésie ne peut se comprendre sans la matrice agrosylvopastorale qui la fonde : chez Senghor, être poète revient à être paysan ou pâtre, à dialoguer avec la terre, les arbres, les animaux, et à laisser la nature fournir l'armature même du langage poétique.

En contrepoint de cette écopoétique lyrique et fondée sur la mémoire, Claire Dutrait explore une autre modalité de création écosystémique : le théâtre-forum, mobilisé dans le cadre d'un projet arts-sciences-société sur le front d'industrialisation de Dakar. Les deux pièces analysées, issues de résidences de science participative, interrogent la relation entre habitants, pollution et dispositifs de mesure de la qualité de l'air. La première pièce se présente comme un théâtre de sensibilisation, mettant en débat la confiance accordée aux capteurs déployés près des fonderies locales ; la seconde, jouée lors des restitutions des données, instaure des mini-forums où les communautés discutent collectivement « quoi faire » face à des résultats partiels mais révélateurs. Dutrait montre que cette forme artistique, loin d'être un simple médium pédagogique, constitue une pratique écopoétique à part entière : elle crée les conditions d'une assemblée hybride, en articulant vécus, savoirs scientifiques et expériences sensibles, et en transformant le public en collectif d'action capable d'imaginer des modalités concrètes pour « mieux respirer et mieux vivre » dans un contexte urbain menacé.

Enfin, l'entretien avec Mamadou Diol (metteur en scène de la troupe Kaddu Yaraax et acteur-clé du projet) approfondit cette réflexion en donnant accès aux coulisses de la création théâtrale engagée dans la zone critique. Il met en lumière les responsabilités spécifiques du théâtre-forum : bien se situer dans un territoire social et écologique précis, bien dire pour traduire fidèlement les préoccupations des habitants, et bien faire pour susciter des dynamiques collectives dépassant la seule représentation.

La troisième partie (*Nouvelles alliances minérales, végétales et animales*) s'ouvre sur une réévaluation de la portée écopoétique d'œuvres qui, *a priori*, ne thématisent pas directement l'environnement. Catherine Mazauric montre en effet que *De l'autre côté du regard* de Ken Bugul et *Les Veilleurs de Sangomar* de Fatou Diome témoignent de formes subtiles d'interactions entre humains et non-humains, mobilisant des cosmovisions non dualistes où le vivant ne se laisse pas réduire à des catégories strictement biologiques ou naturalistes. Mazauric propose un cheminement en trois « stations » : le deuil, compris comme espace de transition où la porosité entre les mondes intensifie les relations avec les forces environnantes ; les lieux, investis comme nœuds écosystémiques

participant à l'économie narrative ; et surtout les eaux, actant central qui articule les circulations entre visible et invisible, humain et non humain, vivant et non vivant.

Marie Pernice poursuit cette exploration des imaginaires non anthropocentrés en étudiant les « zones souterraines sensibles » mises en scène par George Makana Clark et Wilfried N'Sondé. À partir de *The Raw Man* et de *Femme du ciel et des tempêtes*, elle analyse comment les fictions contemporaines investissent le sous-sol africain, à la fois morcelé par les logiques extractivistes et recomposé par l'écriture sous la forme d'un écosystème souterrain connecté. Aux espaces excavés, discontinus, ravagés par la fragmentation minière, répond ainsi progressivement une vision holiste où se relient temps, matière, vivants et non-vivants. L'imaginaire des profondeurs devient alors un lieu de résistance aux représentations productivistes du continent qui fait émerger un autre rapport au minéral, susceptible d'articuler mémoire géologique, historicité traumatique et possibilité d'alliance interspécifique.

Avec l'article de Sara Buekens, la réflexion se déplace vers une « esthétique du déchet » développée dans la littérature des îles de l'océan Indien, particulièrement chez Jean-Luc Raharimanana et Ananda Devi. Dans des contextes insulaires marqués par une urbanisation rapide, une accumulation massive de détritiques et un accroissement des inégalités sociales, les auteurs entreprennent une véritable réhabilitation du déchet comme figure littéraire et politique. En exhibant sa matérialité brute, ils lui restituent une place dans l'espace social et symbolique, et engagent une opération de sensibilisation où le rebut devient révélateur des fractures contemporaines. Raharimanana et Devi se réapproprient ainsi le vocabulaire de la déchéance pour le détourner : le déchet cesse d'être stigmaté pour devenir prisme critique, révélant l'emprise de la pollution sur les corps, les paysages et les imaginaires.

L'article d'Éloïse Brezault prolonge cette attention aux formes artistiques qui réinventent les relations entre corps, matières et milieux, en analysant les performances afrofuturistes des Kongo Astronauts. À partir du concept de « brutalisme » développé par Achille Mbembe pour penser les logiques nécrophages et extractives qui pèsent sur les corps africains, Brezault montre comment les KA élaborent une « corporalité autre » qui constitue une résistance possible à ces forces de destruction. Les corps-performers, assemblés à partir de déchets électroniques, d'objets recyclés et de fragments de matérialités industrielles, rendent visibles les silences qui entourent l'exploitation minière du Congo. Ces artefacts sculptent une mémoire qui n'est pas seulement politique, mais aussi écologique et manifestent les stratifications toxiques laissées par les industries globales du numérique, faisant émerger une nouvelle conscience du lieu.

Avec Mamadou Faye, la réflexion se recentre sur le végétal et son statut poétique dans les univers de Léopold Sédar Senghor et d'Aimé Césaire. L'étude met en évidence la manière dont les deux poètes mobilisent les plantes, arbres et forces végétales comme partenaires métaphoriques, révélateurs d'une intériorité et d'une vision du monde où le végétal incarne un véritable agent ontologique. Chez Senghor, la personnalité du baobab, du fromager ou du rônier structure une poétique de la filiation et de l'enracinement ; chez Césaire, les métamorphoses végétales participent d'une dynamique de révolte, de démesure et de renaissance. Faye montre ainsi que le végétal n'est pas seulement motif ou décor, mais opérateur de pensée : il permet de reconfigurer les rapports entre histoire coloniale, subjectivité noire et monde vivant.

L'analyse menée par Marion Coste autour des *Fables du moineau* de Sami Tchak explore pour sa part la polyphonie des vivants et la manière dont le texte déconstruit l'hégémonie du point de vue humain. Dans ce récit où animaux, humains et entités non humaines coexistent dans une continuité narrative, Coste souligne l'importance d'un régime discursif fondé sur la prédation : être dévoré ou dévorer devient un principe structurant des relations interspécifiques. La polyphonie des vivants indique alors une écopoétique du lien, fondée sur l'interdépendance et la co-constitution des existences, qui décentre le regard humain au profit d'une compréhension plus large des dynamiques du vivant.

Enfin, Jamie Herd propose une lecture de *Cacophonie* de Ken Bugul en termes de « sur-vie » et de soin de l'avenir, à partir de la triade éthique « prendre soin des personnes, prendre soin de la terre, prendre soin de l'avenir ». S'appuyant sur sa thèse d'« Écrire pour nourrir », Herd analyse la manière dont Bugul articule relations de voisinage, pratiques quotidiennes et attention aux formes mineures du vivant - « chats, cafards, orchidées » - pour esquisser une écologie du soin engagée. Herd lit ainsi *Cacophonie* comme un texte où la survie matérielle et la survie symbolique se croisent, produisant une écopoétique de la vulnérabilité et de la résistance, attentive aux fragilités du quotidien autant qu'aux horizons politiques plus larges.